Zeitschrift: Folklore suisse : bulletin de la Société suisse des traditions populaires = Folclore svizzero : bollettino della Società svizzera per le tradizioni popolari

Herausgeber: Société suisse des traditions populaires

Band: 70 (1980)

Artikel: Le départ des troupeaux pour les pâturages au début du XXe siècle dans le Jura

Autor: Lovis, Gilbert

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1005382

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Gilbert Lovis

Le départ des troupeaux pour les pâturages au début du XXe siècle dans le Jura

Est-il possible qu'une action aussi simple que la mise au pâturage des bestiaux puisse subir des changements sous l'effet de la mécanisation et des nécessités d'obtenir une rentabilité optimale de l'exploitation agricole? Assurément. Dans un premier article, voyons la situation au début du XXe siècle à La Racine et dans les zones élevées du Jura. Mon père, M. Sévère Lovis, né en 1909, m'a informé de manière détaillée sur l'activité des paysans durant le jour tant attendu où, enfin, on pouvait «chasser au pâturage». Entre ses souvenirs et mon expérience personnelle (de 1948 à 1958), très peu de changements. Des expressions courantes, chez nous à cette époque-là, sont mises entre guillemets, mélange de patois pur ou déformé et de français qui, parfois, est tout aussi explicite que les termes consacrés par l'Académie. Encore au début du XXe siècle, lorsqu'approchait le printemps, les paysans examinaient avec anxiété la diminution accélérée de la réserve de fourrage sec. Si vous n'aviez pas pu vendre le bétail voulu ou acheter du foin, aux endroits les plus retirés de votre grange vous recherchiez le regain moisi, la paille de mauvaise qualité. Au verger, vous fauchiez un peu d'herbe en attendant de pouvoir enfin «chasser». Jour de fête assurément que ce 10 ou ce 15 mai, la date précise dépendant finalement de la clémence du ciel.

A trois ou quatre heures, au plus tard, les hommes étaient debout, comme tous les matins, pour soigner les bêtes. On les «fourrageait» comme de coutume, à une différence près: au «léchait», le père ajoutait du sel bénit à «la dernière St-Antoine» ou à «la St-Sébastien». Il devait préserver le troupeau des maladies et des accidents durant la période d'estivage. Parfois, le curé de la paroisse venait lui-même bénir toutes les sonnailles avant que chacun ne les attache au cou des bêtes. Dans la maison retentissait alors un vacarme bien agréable, les sons graves des «gros toupets» noirs se mêlant aux voix plus argentines des cloches et des clochettes. Il fallait habituer chaque bête à la sonorité de sa cloche et les enfants suivaient avec attention cette répartition des sonnailles car, bientôt, à travers les pâturages boisés, c'est à l'aide de ces sons clairs ou fêlés qu'ils devraient reconnaître et découvrir les bêtes du troupeau familial à l'heure où il faudrait les ramener à la ferme. Pour le petit déjeuner plus ou moins copieux, selon l'aisance de la famille, la mère ou l'aïeule préparait assez souvent ce menu: soupe au pain grillé, röstis, café au lait et pain. Le repas n'était pas plus animé qu'à l'accoutumée, car seuls les adultes osaient parler et gare au gamin qui eût enfreint la consigne «Mange et

tais-toi!» Aussi quelle explosion de cris lorsque, la prière après les repas achevée, il leur était permis de quitter la table. En hâte, toute la famille se rendait à «l'écurie», c'est-à-dire à l'étable, où les animaux manifestaient aussi leur impatience en grattant du pied, en beuglant ou piaffant. Les bêtes sentaient qu'on allait les lâcher et s'énervaient. Non sans mal, les hommes s'acharnaient à les détacher les unes après les autres, risquant à chaque bovin de recevoir un coup de corne. Les gosses pouvaient lâcher les chèvres, mais un adulte contrôlait s'ils avaient bien fixé la clochette. On pourrait penser que les animaux à peine détachés bondissaient vers les verts pâturages, risquant de «s'échaler» et par conséquent d'être bancals et boiteux tout l'été; en fait, souvent, ils refusaient de quitter l'étable. Après un hiver passé dans l'obscurité et la pénombre, et malgré une ou deux sorties dans la neige en décembre ou en février, la vive lumière du matin les aveuglait. Ils «se plantaient comme des bocs» devant la porte, s'écrasaient les uns contre les autres, s'encastraient dans l'embrasure et, alors s'élevait dans toute la ferme un concert de cris et de vociférations... humaines. Les femmes et les enfants recevaient la bordée de remontrances sans broncher, car les hommes n'aimaient point sentir leur impuissance à mâter ces «bêtes» de vaches et de génisses. Ne cachons point qu'en de tels moments les paysans sont volontiers peu courtois et il ne fallait nullement s'offusquer de s'entendre qualifier de «pu béte que c'te vaitche» ou de noms d'oiseaux peu considérés par les campagnards. Les coups de bâtons pleuvaient sur le c.. et l'échine des bovins qui, leur pupille s'adaptant aux nouvelles conditions d'éclairage, décidaient enfin de sortir. D'émotion, elles fientaient partout et plus d'un paysan novice voyait ses vêtements prendre des teintes nauséabondes. L'année suivante, il saurait alors qu'on se met de côté pour chasser des vaches, mais le «cirque» recommençait malgré tout.

De tous les coins du village arrivaient les troupeaux soigneusement surveillés et dans le clair matin montait un merveilleux carillon. Que de sauts et de cabrioles lorsqu'ils avaient pris contact avec l'herbe fraîche parsemée de fleurs. Bien vite la tendresse des herbages couverts de rosée faisait oublier aux bestiaux l'ivresse de la liberté retrouvée et bientôt le tintement régulier des sonnailles envahissait le pays. Appuyés sur leurs gros bâtons, les vieux restaient vers la barrière et devisaient pendant que les autres membres de la famille retournaient à la ferme et vaquaient aux travaux quotidiens jusqu'à dix heures. Le moment était venu de prendre le deuxième repas de la journée. Dans la pénombre de la cuisine éclairée par une petite fenêtre et la porte, toujours ouverte ou quasiment, sous le plafond bas et brun ou la haute voûte couverte de suie, toute la famille se mettait à table. Le père ou l'aïeul se plaçait à un bout, les hommes à ses côtés, les femmes et les enfants à l'autre bout, un gamin turbulent parfois coincé près de la main paternelle prompte à lui donner un coup de cuillère sur les doigts. La mère, très souvent, ne prenait pas place autour de la table, car elle devait «servir tout le monde», allant de l'un à l'autre, du

«potager» au «métra», aidant la fille aînée qui s'occupait surtout des jeunes enfants. Tous buvaient de grands bols de thé de tilleul, les hommes lui ajoutant volontiers une «tombée» de vin rouge. Lard cru et pain, parfois du fromage, accompagnaient cet excellent breuvage. Les hommes commentaient l'état du troupeau communal, critiquant sans ménagement les paysans dont les bêtes étaient trop maigres.

Au début du XXe siècle et même plus tard, il était encore possible de constater ce que le lieutenent Moreaux, dans un discours adressé aux «justiciables» de la vallée de Delémont, le 9 août 1789, reprochait aux paysans. Etant donné que la jouissance des pâturages était réglée selon le principe *de pouvoir jetter sur la Commune tout le bétail qu'on aura pu hiverner des fourages crus sur le territoire*, plus d'un éleveur *affame en hyver un bétail pour avoir le droit d'en faire autant en été, et pour s'en convaincre il n'y a qu'à ietter les yeux au printemps sur ces troupeaux nombreux de bestiaux qui peuvent à peine marcher, dont la maigreur manifeste la faim qu'ils ont souferte en hyver.* L'autre sujet de conversation était, bien sûr, l'«encrannement», cette répartition des «droits» de faire paître les bestiaux sur les «champois». Les conditions fixées par le règlement champêtre pour l'octroi de ce fameux «droit», la valeur des «encrannes» et le mode «d'encrannement» variant d'un village à l'autre, et d'une époque à l'autre n'en disons pas davantage, sinon que là était la source de bien des querelles et pas mal de rancune. Comment en aurait-il été autrement puisque les pâturages ne suffisaient pas à nourrir le troupeau communal? D'une manière générale, longtemps fut appliqué le principe qu'il fallait accorder la préférence aux *bêtes à labourer et à charrue*, d'où de savants calculs pour déterminer *le nombre de bétail nécessaire pour une charrue* et pour *compter les champs labourables* tout en évaluant *la quantité de bétail que les communaux peuvent porter.* Le lieutenant Moreaux précisait que *deux bœufs ou deux chevaux de la grosse et belle espèce, bien nourris en hyver et en été, seront plus utiles et plus lucratifs au laboureur que quatre petits étiques, tels qu'il les a ordinairement.* Et ce n'était pas tout de réglementer correctement la répartition des «encrannes», encore fallait-il améliorer l'état des pâturages. Jusque vers 1930, si pas plus tard, combien de «champois» offraient cet aspect: *Dans beaucoup d'endroits les paturages sont remplis d'épines et de bois tortus. D'un côté ce sont des épines éparsés, des broussiales et mauvaises plantes, et de l'autre des pernicieux marrais et mauvais bourbier, leur négligence est si marquée, qu'ils ne sont ni distingués ni ébornés, mais confondus avec les bois et les fonds qui les touchent.* Tous ceux qui, un jour ou l'autre, parcoururent les pâturages jurassiens pour récolter mûres ou framboises, se souviennent des gros buissons et des «tas de ronces» si propices à leur fournir les baies désirées. Certains bosquets étaient même si touffus que vous aviez le plus grand mal à en faire sortir le veau qui, sottement à vos yeux, s'y était égaré.

Pourtant, après les «dix heures», vous aviez pris grand-peine pour éviter ce genre d'accident. Comme les petits veaux n'avaient encore jamais vu la lumière du jour, perdus qu'ils étaient dans la pénombre des basses et

étroites étables, on ne les lâchait pas à travers les vastes pâturages sans les avoir familiarisés avec l'éclatante clarté du soleil, les aspérités du sol et les clôtures qui traitreusement les arrêtaient dans leurs courses éperdues. A l'aide d'une longe, hommes et enfants conduisaient chacun un veau sur les «champois», veillant à ce que l'animal épouvanté ne s'étrangle pas. Du geste et de la voix chacun s'efforçait de calmer le jeune bovin qu'on lui avait confié. Sauts maladroits, cabrioles inattendues, bonds surprenants, départs en flèches et arrêts imprévisibles précédaient l'instant où le veau, enfin, commençait de brouter. Quand il semblait habitué à son nouvel environnement, on le détachait discrètement, espérant qu'il n'entame pas une course effrénée et n'aille alors s'écraser dans la «barre». Il fallait bien jusqu'à midi pour accomplir cette tâche, tout le village ou presque se retrouvant sur le pâturage, sauf les femmes qui préparaient à «dîner».

Le repas, ce jour-là, était plus relevé qu'à l'accoutumée: soupe aux légumes, choucroute, lard, saucisse et pommes séchées cuites dans l'eau (les «schnitz»), du café au lait comme boisson. On buvait alors fort peu de vin (trop coûteux) et de café «noir», celui-ci n'étant consommé qu'aux grandes occasions avec la «distillée» la plus fine. Le repas de midi achevé arrivait un des plus beaux moments de cette mémorable journée: la mise au pâturage des poulains.

Au temps des familles nombreuses, on trouvait généralement une paire d'hommes pour chaque jument suitée: le plus fort tenait le cheval avide de liberté et d'espace et le second s'occupait du poulain apeuré. Ses profonds yeux bruns étaient aussi aveuglés par le soleil tout neuf et il n'était pas simple de lui apprendre à retrouver sa mère. Pour lui faciliter la tâche, plusieurs jours avant de «chasser au pâturage», on avait mis une cloche au cou de la jument afin que le poulain s'habituât au son de cette sonnaille. Il reconnaissait ainsi plus facilement sa mère, mais le bougre n'était parfois nullement pressé de venir téter et la séance de domptage (en douceur!) pouvait se prolonger. Entre voisins, on faisait alors mille commentaires sur les qualités et les défauts des poulains, des «bidets», des «pouliches», des «djements bin en trin», des «baidïres» qui ne rapporteraient rien puisqu'elles n'avaient pas fait de poulain, des «véyes rosses» et des «djunes tchevas». La couleur du poil, (de bai à «fouchs» ou alezan), les nuances de la «robe» (miroitée, mouchetée ou «heursenée» si le pelage est grossier, irrégulier et surtout hérissé), les «marques» (le chanfrein ou «bassenure», avec une «étoile» ou une en-tête plus ou moins grande et régulière, les «pieds blancs» ou balzanes aux dimensions les plus variées), l'allure générale et mille détails des chevaux étaient scrutés d'un œil sûr et commentés en un langage savoureux et précis. Quand le poulain avait tété, on le lâchait. Il tournait alors vivement autour de sa mère, allant et venant sans autre but que de se dégourdir les pattes, se mêlant aux autres. Il fallait veiller à ce que les juments ne se battent pas en voulant défendre leurs rejetons. Les règles hiérarchiques propres à chaque

troupeau étaient généralement respectées par les chevaux ou les bovins d'un certain âge, mais pas toujours par les jeunes, d'où des galopades, des «levers de cul», des coups de pieds ou de cornes, des mises à l'écart jusqu'à ce que chaque membre ait pris sa place. On observait les chevaux qui se roulaient, comptant le nombre de fois où ils gagneraient «un copa» d'avoine en passant d'un côté à l'autre.

Chèvres et brebis donnaient moins de mal. Les ovins parcouraient les clos depuis la fonte des neiges et, entendant les sonnailles, ils accouraient pour se joindre au troupeau. Autrefois, on séparait les ovins et les caprins des bovins car, comme le disait le lieutenant Moreaux, *l'expérience justifie que tout autre bétail ne broute plus et répugne le paturage que ce premier a courru*. Les pâturages étaient partagés en tenant compte de cela.

Tous les paysans rentraient ensuite chez eux pour «prendre les quatre heures» (du café au lait, du pain et du fromage) avant de préparer les «écuries». Souvent,les fermes possédaient deux étables, dont une petite proche de la cuisine, une simple cloison de planches séparant le logis des hommes de celui des animaux.

Les enfants étaient chargés de ramener les bestiaux à la maison. Ce n'était pas facile au début de la saison, car chaque animal n'était pas disposé à rentrer. Des bagarres survenaient souvent au moment de passer la porte, les règles de la préséance n'étant pas respectées par des bêtes en quête d'autorité au sein du troupeau. Seuls des coups de fouet ou de bâton parvenaient, momentanément, à régler ces questions. Parfois un veau manquait et il fallait longuement parcourir pâturages et lisières de forêt pour découvrir, enfin, l'animal apeuré dans un fourré. Il arrivait même que la nuit vînt interrompre ces recherches fastidieuses. C'était un mauvais moment pour tous. Avec les poulains, c'était autre chose. Certains d'entre eux étaient particulièrement capricieux, surtout les «bidets»; ils suivaient docilement leur mère jusqu'à quelques centaines de mètres de la ferme puis, brusquement, faisaient demi-tour et s'enfuyaient à travers le village ou les pâturages. Quelle patience ne fallait-il pas pour ramener à l'écurie le jeune animal! Au temps où les chevaux francs-montagnards n'étaient pas encore croisés avec des demi-sang, ces paisibles bêtes étaient particulièrement dociles. En les ramenant à la maison, on les montait sans selle – mais avec quelle fierté... –, un bout de licol et pas de mors pour les diriger, parfois les taons voraces comme éperons, presque toujours l'adresse de la jeunesse pour science équestre. Il fallait aussi un brin d'inconscience pour oser galoper à travers les pâturages boisés sur des chevaux dotés d'une échine si généreuse qu'elle en devenait un véritable «casse-cul»...

Jadis, et parfois jusqu'à l'ère du tracteur, bien des vieux paysans considéraient le cheval comme un «ruine ménage», car ils estimaient encore et toujours que le bœuf valait mieux, la vache davantage puisqu'en plus de

son travail, elle procurait laitage, veau et viande dans son vieil âge. Tandis que le cheval ne fournissait que son poulain en plus de sa force, manger sa viande n'entrant pas en considération pour toutes sortes d'obscures raisons. Cette attitude était, semble-t-il, propre aux pauvres gens, à ces nombreux paysans qui, longtemps, n'eurent pas les moyens de posséder un cheval. Combien encore, au cours de la première moitié du XXe siècle, n'avaient que la vache du pauvre, l'animal que les communautés devaient supporter sur les pâturages même si le propriétaire ne disposait pas de la surface cultivable réglementaire? Habitués à une misère dont nul aujourd'hui ne veut plus témoigner à cause de ses descendants, ces paysans pauvres regardaient avec envie les beaux chevaux des riches, achetant parfois une «vieille rosse bancale» pour l'atteler avec leur vache et être ainsi dispensés de faire labourer leur champ par un voisin. Devoir «faire faire son travail par les autres» était pénible et on détestait «être redevable», surtout envers ceux qui remplissaient leur écurie de chevaux et de bovins, pas uniquement pour des raisons économiques, mais souvent pour paraître. Pouvoir aligner cinq ou six chevaux était une fierté que l'on pourrait comparer à celle de certains automobilistes contemporains.

Mais laissons là ces questions pour passer une dernière fois à table et déguster «pommes de terre rondes», salade au chou, pain et café au lait. La journée s'achevait par une prière du soir en famille et quelques instants de repos passés sur le pas de la porte. En ce temps-là, aucun vrombissement motorisé ne venait troubler le chant des oiseaux, qui était apprécié même par les paysans les plus renfermés. Ils n'en soufflaient mot, par pudeur extrême, laissant aux femmes le soin d'apprendre aux enfants à reconnaître l'animal à son cri, se réservant la tâche de transmettre aux jeunes les dictons météorologiques si précieux en un temps où la radio n'avait pas encore pénétré dans tous les foyers et où la «météo» n'était guère prise au sérieux. La couleur du ciel et la forme des nuages à l'heure du coucher du soleil étaient des signes à ne pas négliger. On allait au lit «comme les poules», fort tôt, afin de pouvoir se lever le lendemain avant le maître de la basse-cour. Durant quelques jours, la tâche était lourde, car il fallait «fourrager comme en hiver» soir et matin, tout en conduisant le bétail au pâturage durant la journée; là, il était nécessaire de le surveiller encore un peu. L'époque où un berger communal s'en occupait n'était plus, cette fonction ayant disparu vers la fin du XIXe siècle.